

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

NORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

VII

Du reste, Diamant n'était pas du tout novice en fait d'équitation ; bien des fois, pendant de longues courses à travers la Sarave, son maître l'avait mis en croupe sur son propre cheval

ou d'éperons ; un claquement de langue suffisait pour rendre toute leur ardeur aux chevaux et les faire partir plus rapides lorsque parfois ils semblaient se ralentir.

Les cavaliers dévoraient littéralement l'espace, les arbres et les collines semblaient s'enfuir de chaque côté de la route comme une armée en déroute.



Mais déjà dona Angela était dans les bras de son frère, où elle s'était jetée en fondant en larmes.

pour le délasser et l'avait ainsi accoutumé à se tenir parfaitement en équilibre, quelle que fut l'allure du cheval, d'ailleurs, la façon dont s'était placée la bonne bête, pattes de devant et de derrière, indiquait suffisamment qu'il se maintiendrait à son poste sans trop de fatigues et sans risquer de tomber.

— En avant ! cria don Estevan d'une voix retentissante en rendant la bride à son coursier.

Tous les chevaux partirent en même temps, jamais départ au Derby ou à Longchamp ne fut mieux exécuté.

Un seul manteau jeté sur les cavaliers les eût cachés tous.

Rien ne saurait rendre l'allure vertigineuse de cette course endiablée par monts et par vaux, sans secours de cravaches

Ce steeple-chase en liablé se prolongea avec la même vitesse pendant quatre longues heures, ne se modérant que pour passer à gué les rivières qui parfois barraient le passage, ou lorsqu'il fallait gravir des pentes trop raides.

Don Luis Perez, aveuglé par la poussière qui tourbillonnait autour de lui et le prenait à la gorge, ne voyait et n'entendait plus ; il lui eût été impossible de se rendre compte de la direction qu'il suivait et de la distance parcourue, il galopait, galopait toujours, s'abandonnant à son cheval, dont l'allure était excessivement douce, suivait machinalement ses mouvements, n'ayant d'autre souci que de ne pas se laisser gagner par le vertige.

Depuis longtemps le soleil était couché, la nuit était assez sombre malgré les millions d'étoiles qui brillaient au ciel, la lune n'étant pas encore au-dessus de l'horizon.

Il devait être près de huit heures du soir, depuis plus d'une heure déjà, les voyageurs suivaient à toute course, les méandres inextricables d'une septa de bête fauve, à peine tracée à travers une épaisse forêt de mélèzes et de trembles.

Tout à coup, comme à un signal donné et sans transition, la forêt, si sombre tout à l'heure, que les cavaliers étaient contraints de se fier à l'instinct infailible de leurs montures, sembla s'illuminer tout entière, et resplendir de lumières.

— Au pas ! cria don Estevan.

O'était la première parole qu'il prononçait depuis le départ de la halte.

Les cavaliers retirèrent la bride.

Les chevaux, malgré la longue course qu'ils venaient de fournir, n'avaient pas un seul poil de leur robe mouillé ; ils ne soufflaient pas, leurs naseaux fonctionnaient régulièrement ; ils ne semblaient éprouver aucune fatigue.

La lumière augmentait de minute en minute et prenait les proportions formidable d'un incendie, quoiqu'il n'en fût rien ; bien que la lumière s'étendit sur un vaste espace, de tous les côtés, son foyer semblait être au sommet d'une colline assez haute et très escarpée, au pied de laquelle coulait une rivière assez large et très profonde qui semblait lui faire une espèce de ceinture ; de l'autre côté de la rivière, on apercevait des travaux en terre, surmontés de hautes et solides pallissades.

Arrivés sur le bord de la rivière, les chevaux y entrèrent d'eux-mêmes, et se mirent presque aussitôt à la nage.

Les cavaliers, formant une troupe serrée pour mieux résister au courant assez rapide, franchirent la rivière sans accident, et grimpèrent avec une dextérité extrême la berge formant un talus escarpé.

On commença à gravir la colline par une espèce de sentier de chèvre, faisant de continuel méandres, ce qui obligeait les chevaux à marcher doucement, avec précaution et avec d'immenses difficultés.

Don Luis regardait autour de lui avec un vif intérêt ; il remarqua avec surprise que les flancs de la colline, depuis sa base jusqu'au sommet, étaient hérissés de fortifications en terre, admirablement construites et avec une science approfondie de la balistique et de l'art des Vaubans et autres grands ingénieurs ; cette colline était un véritable Gibraltar ; bien défendue, elle aurait été en état de résister même à des forces considérables et aguerries, ce qui n'était pas à redouter dans ce désert.

Arrivés à une certaine hauteur les voyageurs s'arrêtèrent.

Un gouffre d'au moins quinze mètres de large et d'une profondeur prodigieuse s'ouvrait devant eux.

Un pont de bois provisoire, maintenu par des étais, larges de deux mètres et sans garde-fous, servait à franchir ce gouffre ; de l'autre côté du pont se trouvait une plate-forme de sept ou huit mètres au plus, avec des ouvrages en terre servant de têtes de pont, où l'on voyait s'ouvrir l'entrée d'une caverne, tout juste assez large pour laisser le passage libre à cinq personnes à pied de front, mais qui, à l'intérieur, s'élargissait considérablement ; cette caverne montait en pente douce et débouchait finalement au centre même de l'immense plate-forme faisant le sommet de la colline.

Tous ces incroyables travaux avaient été exécutés en terre, au prix de fatigues inouïes ; on y avait travaillé pendant de

longues années, les modifiant et les complétant peu à peu, selon les circonstances.

Pendant la guerre du Mexique avec la France, alors que les Mexicains recouvaient des États-Unis de grandes quantités d'armes de toutes sortes et de munitions, de nombreux convois avaient été surpris par les Comanches : des couleuvrines, des fusils de rompart, des canons de montagne même et des fusils, sabres et bayonnettes, sans compter la poudre, les balles, etc., transportés dans cette singulière forteresse, avaient servi à son armement.

Les Comanches, tout en restant neutres dans la lutte, ne perdaient pas de vue leur intérêt particulier ; ils profitaient des dissentiments des blancs entre eux pour assurer leur indépendance ; déjà, pendant la guerre de la Sécession, ils avaient fait de nombreuses prises fort utiles pour eux, la dernière guerre avec la France leur avait permis de se fournir de ce qui leur manquait encore.

Cette singulière forteresse, construite complètement en terre et dominant toute la contrée environnante à une grande distance, était aménagée de telle sorte, que du dehors elle était complètement invisible ; la colline apparaissait sombre, désolée, creusée de ravins profonds, ses flancs déchirés et tourmentés de la façon la plus bizarre, sans qu'il fût possible de se rendre compte de tous ces bouleversements d'apparence chaotique.

Il fallait être très rapproché, non pas pour apercevoir ces étranges fortifications, mais seulement pour soupçonner leur existence.

Quant à attaquer cette montagne, ainsi que nous l'avons dit, il n'y fallait pas songer, même avec des forces considérables impossibles à réunir dans ces contrées ; les routes manquaient complètement, les ravitaillements étaient impossibles ; ce qui faisait surtout sa sécurité c'était que la position exacte de cette colline était ignorée.

La ville Comanche était construite comme tous les villages indiens ; c'était une agglomération sans ordre apparent de huttes grossièrement faites, avec chacune leur hangar destiné à renfermer les provisions d'hiver ; quelques-unes de ces huttes, celles des guerriers d'élite et des chefs, étaient bâties en briques grossières faites avec de la terre délayée avec de la paille et séchées au soleil ; toutes les autres étaient misérables, sales et d'un aspect repoussant.

Au centre du village, se trouvait une vaste place où s'élevait le grand « Calli-Médecine » ; c'est-à-dire la grande hutte où avaient lieu les réunions des chefs de la tribu.

De l'autre côté de la place, en face du grand « Calli-Médecine » et formant un contraste étrange avec les misérables masures qui l'entouraient, s'élevait une immense maison construite à la mode espagnole ou pour mieux dire mexicaine, avec « portillo » et véranda, élevée d'un étage, avec terrasse garnie de caisses renfermant des plantes rares et lui faisant ainsi un jardin suspendu.

Cette maison blanchie au lait de chaux avait douze fenêtres de façade à chaque étage et six sur les côtés ; les fenêtres étaient garnies de persiennes et de moustiquaires en mousseline de couleurs diverses, de grandes glaces sans tain servaient de vitres ; cette maison était entourée de hautes et solides murailles et possédait une « huerta » ombreuse et admirablement dessinée.

Cette superbe habitation, ou plutôt ce palais, servait de demeure à la famille de Sandoval.

Les fenêtres du palais Sandoval étaient toutes éclairées. une foule énorme, hommes, femmes, enfants, vieillards, sans compter plusieurs centaines de chiens fauves aux oreilles droites et ressemblant, à s'y méprendre, à des loups, encombraient la place, riant, criant, hurlant, agitant des chichikoués, soufflant dans des conques et brandissant des torches de bois d'ocote, qui lançaient des millions d'étincelles.

Sous la véranda du palais se tenaient plusieurs personnes revêtues du costume des chefs; le plus en vue de ces personnages, était un grand vieillard dont la barbe blanche tombait sur la poitrine: ses traits étaient austères, sa physionomie douce et bienveillante, sa ressemblance avec don Estevan était frappante; près de lui mais un peu en arrière, par respect sans doute, se tenait un jeune chef, d'une taille élancée et bien prise, de manières élégantes, et dont les traits fort beaux avaient aussi une grande ressemblance avec ceux de don Estevan.

Ces deux personnes étaient le père et le frère de l'ami de don Luis.

Plusieurs autres chefs Peaux Rouges, le visage peint, les entouraient.

Un peu en arrière se groupaient plusieurs dames.

Une curiosité, mêlée d'une certaine appréhension, se lisait sur les traits caractérisés de ces divers personnages.

Ils attendaient avec une vive impatience l'arrivée des voyageurs.

Tout à coup ceux-ci débouchèrent du souterrain précédés par Diamant.

Ils furent accueillis avec enthousiasme par la foule groupée sur leur passage.

Les cris, les chants, le bruit des chichikoués et des conques faisaient un bruit infernal, auquel se mêlaient les aboiements des chiens, furieux de l'apparition de Diamant, mais reculant piteusement devant le formidable molosso; toute la foule entourait don Estevan et l'accompagna jusqu'au palais, où elle s'arrêta respectueusement et se retira après avoir poussé une dernière et enthousiaste clameur.

Cinq minutes plus tard la place était déserte; tous les Peaux-Rouges, satisfaits d'avoir assisté au retour du chef bien-aimé, étaient paisiblement rentrés dans leurs huttes.

Cependant don Estevan, don Luis Perez et leurs compagnons avaient mis pied à terre.

Don Estevan, posant sa main droite sur l'épaule gauche de don Luis, s'avança avec lui jusqu'à l'entrée de la véranda où les deux jeunes gens s'arrêtèrent.

— Mon père, dit alors don Estevan d'une voix haute et sonore, je vous amène mon sauveur et mon frère par le *OTEDSA-TAHE*, notre sang s'est mêlé d'après le rite Comanche, nos deux cœurs n'en font plus qu'un.

Et il s'inclina respectueusement devant le vieillard.

Celui-ci fit deux ou trois pas en avant, et posant à son tour sa main gauche sur l'épaule de don Luis:

— Embrassez-moi, mon fils, lui dit-il.

— Mon père! s'écria le jeune homme en pliant le genou.

Mais le vieillard le retint, et l'attirant doucement à lui:

— Dans mes bras, dit-il d'une voix affectueuse.

Les deux hommes s'embrassèrent.

— Je suis don Agostin Perez de Sandoval, premier Sagamore de la confédération des Comanches des Prairies; mon fils, cette demeure est la vôtre, entrez, vous êtes chez vous.

Don Luis s'inclina respectueusement.

Les deux jeunes gens suivirent le vieillard et entrèrent avec lui dans le palais.

Les autres membres de la famille Sandoval et plusieurs chefs, les accompagnèrent en silence.

Diamant marchait sur les talons de son maître.

L'intérieur de cette splendide demeure répondait à l'extérieur: les appartements étaient meublés avec un luxe véritablement princier, une foule de serviteurs, appartenant à la tribu des Indiens Yaquis, Indiens mansos, c'est-à-dire à domicile civilisés et ayant reconnu la domination mexicaine, poulaient les antichambres, et s'empressaient autour des maîtres.

Après avoir traversé plusieurs pièces, on arriva à une immense salle brillamment éclairée, dont le centre était occupé par une longue table richement servie.

Mais sur le seuil de cette pièce don Luis Perez s'arrêta.

Don Agostin de Sandoval se tourna vers lui, et avec un sourire affectueux:

— Mon fils, lui dit-il, vous avez fait une longue course, le premier besoin d'un voyageur est de réparer ses forces.

— Mon père, je vous remercie, répondit le jeune homme en s'inclinant, mais il est un besoin beaucoup plus pressant que j'éprouve en ce moment.

— Que voulez-vous dire, mon fils? demanda le vieillard avec surprise.

Toute la nombreuse compagnie avait fait halte et écoutait avec étonnement, ne comprenant rien à cet incident soulevé tout à coup par le jeune homme.

Quelques uns des assistants murmurèrent, ils croyaient à une insulte.

Le vieillard leur imposa silence d'un regard.

Don Estevan souriait.

— Mon père, répondit don Luis Perez avec un léger tremblement dans la voix, mon cœur déborde de joie; je ne m'attendais pas à être reçu par vous avec une si véritable affection.

— Vous êtes le sauveur de mon fils, dit le vieillard.

— Et mon frère, ajouta don Estevan.

— Je vous supplie, reprit don Luis, de me permettre de vous dire pourquoi je désire ne pas pénétrer encore dans cette salle.

— Soit, mon fils, répondit le vieillard, nous vous écouterons tous, puisque vous l'exigez.

— Vous me comblez de joie, mon père.

Don Agostin de Sandoval s'assit sur un fauteuil, et, d'un geste il invita tous les assistants à l'imiter, ce qu'ils firent aussitôt.

Don Luis seul resta debout.

Il y eut quelques instants de silence.

Don Luis était pâle, une vive émotion intérieure faisait battre son cœur, il réussit enfin à la maîtriser, et, après un effort suprême, il prit la parole:

— Depuis bien des années, dit-il d'une voix légèrement tremblante, seul, abandonné, sans parents, sans amis, dans le sein desquels je pusse laisser déborder mon cœur, obligé de lutter sans cesse contre des ennemis puissants dont la haine séculaire poursuivait en moi le dernier rejeton d'une famille abhorrée, j'ai souffert de cruelles et affreuses tortures, me débattant en vain contre la calomnie qui pesait sur moi et sur mon nom, tout à coup, à l'improviste, tout a changé autour de moi, je retrouve amis et famille; Estevan oublie sa haine et devient mon frère, vous, señor don Agostin de Sandoval, vous me nommez votre fils, non, qui me comble de joie, mais lourd à porter, et dont je veux me rendre digne...

— Mon fils... dit le vieillard.

— Laissez-le parler, père, dit don Estevan avec un bon sourire.

— Oui, dit le jeune chef dont plus haut nous avons parlé, et qui avait une si grande ressemblance avec don Estevan ; oui, expliquez-vous, frère, vous êtes ici au milieu de votre famille.

Don Luis sourit doucement.

— Lorsque je fus assez heureux pour venir en aide à Estevan, reprit-il, nous eûmes ensemble une longue explication : je lui racontai franchement les motifs qui, depuis tant d'années, divisaient nos deux familles, Estevan ne me demanda aucune preuve des faits que je lui avais racontés, il crut à ma parole.

— Nous y croyons tous, dit le vieillard avec émotion.

— Oui, tous, répétèrent les assistants d'une seule voix.

— Soyez bénis et remerciés pour ces paroles affectueuses, reprit-il d'une voix plus ferme et le regard étincelant de loyauté ; mais cela ne me suffit pas à moi, ces preuves que vous ne me demandez pas, mon honneur exige impérieusement que je vous les donne avant de m'asseoir pour la première fois avec vous à la même table ; ces preuves, ajouta-t-il, en retirant de son dolman un portefeuille gonflé de papiers et le remettant aux mains de don Agostin de Sandoval, ces preuves, les voici, jetez-y les yeux, je vous en supplie, mon père, ensuite, vous me direz si je suis digne d'être votre fils.

Un frisson de joie circula parmi les assistants.

Don Agostin hésitait à ouvrir le portefeuille.

— Je vous en supplie, mon père, dit le jeune homme en pliant le genou, je vous en supplie, non pour vous, mais pour moi.

— Dieu m'est témoin, Luis, mon fils, dit le vieillard, que ces preuves sont inutiles pour moi ; je vous ai jugé à votre premier mot, je sais que vous êtes tout honneur et toute loyauté ; mais vous avez raison, il est bon que chacun de nous sache de quelles calomnies horribles nos deux familles ont été victimes et à qui incombe la responsabilité des faits malheureux qui se sont accomplis depuis un siècle. Je lirai donc au hasard deux ou trois des papiers renfermés dans ce portefeuille, mais je les lirai à voix haute, afin que nul n'en ignore ; quant aux autres, je les lirai plus tard à loisir.

Le vieillard ouvrit alors le portefeuille, et, sans choisir, il en tira un papier jauni, dont les plis étaient presque coupés, et il le déplia.

O'était le procès-verbal dressé, la nuit du mariage de dona Luisa Perez de Sandoval avec don Fernando, et contenant le récit détaillé des faits qui s'étaient passés et s'étaient terminés par le duel de don Henrique de Luna avec don Fernando.

Le hasard avait donc fait choisir à don Agostin le papier le plus important de tous ceux contenus dans le portefeuille : faits si odieusement dénaturés et calomniés, causes premières de la haine des deux familles de Luna de Montiel et de Sandoval.

Don Agostin lut ce document terrible d'une voix haute et ferme d'abord, mais que bientôt l'émotion fit trembler au fur et à mesure que les faits se déroulaient sous ses yeux ; deux ou trois fois, vers la fin de ce sinistre et terrible procès-verbal, l'indignation coupa la parole au vieillard dont les yeux étaient inondés de larmes.

Cette lecture fut écoutée avec un frémissement de colère et de honte par tous les assistants.

— Mon fils, dit le vieillard en se levant, moi et les miens nous avons été bien coupables envers vous et les vôtres, mais la

calomnie nous fermait les yeux et les oreilles. En mon nom et en celui de tous mes ancêtres, don Luis Perez de Luna, je vous demande humblement pardon du mal que nous vous avons fait, mal irréparable, hélas !

Et le vieillard, pâle, tremblant, le visage inondé de larmes, fit un mouvement comme pour s'agenouiller devant le jeune homme.

— Oh ! mon père, que faites-vous ? s'écria don Luis.

Et, s'élançant vers le vieillard, il le retint dans ses bras.

Les deux hommes restèrent un moment enlacés.

— Merci, mon fils, dit don Agostin avec émotion ; l'épreuve à laquelle vous vous êtes soumis est terrible, mais votre honneur l'exigeait ; vous vous êtes souvenu de la saine devise de vos ancêtres, « tout pour l'honneur. » C'est bien ! la tache faite à votre blason est effacée à présent.

— Pas encore, père, dit le jeune chef dont le nom était don Jose de Sandoval, et que les Comanches appelaient « l'Eclair-Sombre, » pas encore, cette tache nous la laverons dans le sang des Tordesillas !

— Oui, ajouta don Estevan, car don Luis est non seulement mon frère de cœur, mais encore il est notre cousin, et, comme nous, il se nomme Sandoval.

— C'est vrai, dit le vieillard avec énergie, avec un fulgurant éclair dans le regard, son honneur est le nôtre, nous le vengerons ! et nous réparerons ainsi, autant du moins que cela nous sera possible, le mal que nous lui avons fait.

— Vengeance ! crièrent les assistants d'une seule voix.

— Mon père, il vous reste un dernier devoir à remplir, dit alors don Estevan.

— Je vous remercie de me le rappeler, mon fils, dit le vieillard en souriant ; venez, Luis.

Il se rapprocha des dames.

— Voici dona Helena de Sandoval, dit-il en présentant au jeune homme une dame âgée, mais belle encore, qui lui sourit doucement.

— Mon fils, lui dit-elle, c'est à moi de vous présenter votre sœur.

Mais déjà dona Angela était dans les bras de son frère, où elle s'était jetée en fondant en larmes.

Cette réunion du frère et de la sœur après une si longue séparation fut véritablement émouvante.

La pauvre enfant riait et pleurait à la fois, la joie la faisait délirer.

Enfin, elle se laissa tomber sur un siège et sanglota, la tête cachée dans ses mains.

Don Luis, fort inquiet de l'état de sa sœur, ne savait comment la consoler.

— Laissez-moi faire, dit dona Helena, mes filles et moi, nous vous la rendrons bientôt gaie et joyeuse, la pauvre enfant avait depuis longtemps besoin de pleurer, les larmes consolent.

Alors tout étant réglé à la satisfaction générale, les convives, précédés par don Agostin, pénétrèrent dans la salle du festin.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

## INFORMATIONS

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

## UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU  
EXILI L'EMPOISONNEUR

## IX

## CATASTROPHE

Une exaltation sombre éclatait dans ses yeux, son maintien, son geste annonçaient l'égarément.

Olivier fut épouvanté.

— Vous me repoussez, dit-il, vous me chassez... Henriette !... Je suis bien malheureux, vous ne m'aimez plus...

— Ne plus vous aimer, reprit-elle d'un ton plus calme, est-ce donc en mon pouvoir, lors même que je le voudrais ? Mais ces mots prononcés ici, à côté du lit de mort, ne sont-ils pas une impiété ?...

Pauvre père !... Et moi qui voulais te quitter. Oh ! cette idée me suit comme un remords.

Que serait-ce donc, s'il eût été frappé au lendemain de ma fuite et si j'en étais réduite à me dire : J'ai été une des causes de sa mort...

Olivier essaya de balbutier quelques paroles.

— Eloignez-vous, mon ami, je vous en conjure, continua Henriette. Et ne cherchez plus à me revoir. Votre cœur souffrira, mais songez que je serai aussi malheureuse que vous.

Le coup terrible qui me frappe me dessille les yeux et me montre la profondeur de l'abîme où nous courions ensemble ; si je dois être unie à vous, Olivier, ce ne sera que du consentement de ma mère. Peut-être entendra-t-elle ma voix, lorsque je lui dirai que pour elle vous seriez un bon fils ; mais, quoi qu'elle décide, je lui obéirai. Séparons-nous donc, mon ami, mon frère... Sachons espérer et nous résigner.

Alors elle tendit son front à son amant ; Olivier, fou de douleur, y déposa un chaste baiser.

— Adieu, frère, dit-elle encore.

Puis il la vit s'éloigner avant d'avoir pu trouver une parole pour la conjurer de revenir sur sa résolution.

Décidé à lui obéir, pourtant, il songea à quitter cette maison dont un effroyable malheur lui avait ouvert les portes ; mais il ne voulut pas s'éloigner, pour toujours peut-être, sans avoir eu moins quelques détails du coup qui venait de l'atteindre si cruellement en frappant son amie.

Il résolut, en conséquence, d'attendre dans une des antichambres quelques laquais ; mais il voulut avant aller remercier le chevalier de Tancarvel, le rassurer et lui rendre la liberté.

Il le trouva fidèlement debout au même endroit.

— Merci, mon ami, lui dit-il, de votre aide loyale ; mais si je suis désespéré, au moins je suis rassuré sur les jours de celle que j'aime plus que ma vie.

— Oui, je sais, répondit le chevalier, ce pauvre Hanyvel !...

— Quoi ! vous savez...

— Je puis même vous donner les détails de cette catastrophe.

— Oh ! je vous en prie.

— Ce ne sera pas long, mais je ne vois rien qui vous retienne ici.

— Je ne voulais que connaître les circonstances de ce fatal événement, et je comptais interroger un laquais.

— Grâce à moi, ce sera inutile ; permettez-moi donc de vous reconduire jusqu'à votre logis.

Olivier fit un signe d'assentiment, son ami passa son bras sous le sien, et tous deux s'éloignèrent.

— Donc, reprit tout en marchant le chevalier de Tancarvel, imaginez-vous, cher ami, que jamais on ne vit rien de plus subit.

Le malheureux Hanyvel donnait aujourd'hui même un grand repas ; plus de trente convives étaient assis à la table, on venait de servir le dessert, tout le monde était d'une gaieté folle.

Tout à coup, après une santé au gendre futur de sa fille Hanyvel porte son verre à sa bouche, y trempe à peine les lèvres et tombe...

— Il était mort ?

— C'est à-dire foudroyé, quelque coup de sang, j'imagine ; il était fort replet, ce pauvre financier. Ce que c'est que de nous pourtant ! conclut philosophiquement le chevalier.

— Ce que vous me dites là, je l'avais deviné ; Mais les convives, les invités ?

— Enfin, mon cher, chacun, vous le comprenez, a tiré de son côté, les hommes épouvantés, les femmes poussant des cris. Tout le monde a perdu la tête, si bien que lorsqu'un chirurgien a pu être appelé il n'est arrivé que pour constater la mort.

— J'ai cependant vu entrer des médecins.

— Inutile empressement des médecins. Puis, vous le savez, on conserve toujours quelque espérance ; il est de ces malheurs qu'on se refuse à croire ; c'est ce que me disait la marquise.

— Quelle marquise ? demanda Olivier surpris.

— Eh ! la dame qui vous a prit le bras dans l'escalier. Elle était au nombre des convives. Pauvre femme, toute cette scène l'avait si terriblement bouleversée qu'elle n'a pu s'enfuir avec les autres ; il lui a fallu plus d'une heure avant de se remettre assez pour pouvoir faire un pas.

— C'est d'elle alors que vous tenez tous ces détails ?

— Parfaitement.

— Comment, c'est à vous, un inconnu...

— Mais, mon cher, je ne suis pas un inconnu pour elle ; je l'ai rencontrée fort souvent chez madame de Sarremont, ma sœur ; son mari même est fort de mes amis.

Vous ne la connaissez donc pas ?

— Je l'ai vue ce soir pour la première fois, hélas ! en de telles circonstances, que je ne l'oublierai de ma vie. Mais, dites-moi, mon ami, quelle est cette dame ?

— Elle s'appelle madame la marquise de Brinvilliers.

## X

## UN JOUR DE BONHEUR

Rentré chez lui, Olivier eut toutes les peines du monde à renvoyer son compagnon ; M. de Tancarvel voulait s'installer près de lui.

— Vous me paraissez trop affligé, lui répondit l'insoncieux officier, pour que je songe même à m'éloigner ; la solitude, voyez-vous, est mauvaise conseillère, la douleur est une maladie qui a son remède comme les autres.

Laissez-moi être votre médecin. A quoi bon rester seul ici, à attiser votre infortune. Ferez-vous que ce qui est ne soit pas ? Olivier gardait toujours un obstiné silence.

— Allons, continua le chevalier, prenez mon bras et sortons ensemble. Il y a de bons vins encore à Paris, allons souper, le

vin est le baume souverain de toutes les blessures du cœur, croyez-moi.

Si le bon Dieu a fait pousser la vigne, c'est qu'il savait que les hommes auraient souvent des soucis à noyer.

— Do grâce ! chevalier, n'insistez pas, j'ai besoin d'être seul.

— Soit, vous le voulez, je vais partir ; mais avant, raisonnons un peu. Vous vous affligez de quoi ? De la mort d'Henryvel, que vous ne connaissez pas. Il y a deux heures vous ne songiez qu'à lui enlever sa fille. Que vous était-il ?...

— Ah ! c'était le père d'Henriette, et pour vous dire vrai, là n'est pas ma douleur. Mais Henriette m'a repoussé, elle ne veut plus me permettre de la voir.

— N'est-ce que cela, cher ami, séchez vos pleurs ; avant qu'il soit huit jours, vous serez rappelé...

Serrant alors la main de son ami, le chevalier sortit en promettant de revenir bientôt chercher de ses nouvelles.

— C'est un excellent compagnon, cette Olivier, se disait-il à part lui en descendant l'escalier, mais sentimental en diable ! Cœur chaud, mais tête faible, br... il m'a véritablement affligé.

Seul enfin, libre de se livrer sans témoins aux mille sentiments qui l'agitaient, Olivier put envisager de sang-froid sa situation.

De lui-même il en arriva bien vite à se rendre aux raisons invoquées quelques heures avant par M. de Tancarvel.

En réalité, loin de lui être fatale, la mort du financier pouvait lever bien des obstacles et aplanir la route de son bonheur. Remis de la terrible angoisse à laquelle il avait failli succomber, il dut bien s'avouer qu'il ne ressentait pas de cette mort autant de douleur qu'il en avait laissé paraître devant son ami.

Là n'était plus son inquiétude et son chagrin.

Restait le serment fait par Henriette de ne le plus revoir qu'avec l'autorisation de sa mère, restait ce serment d'obéissance aveugle, vœu filial de briser son cœur à elle-même plutôt que de causer à sa mère le moindre déplaisir.

À la réflexion, cependant, ces promesses l'inquiétèrent moins. Il se sentait prêt à devenir mille fois parjure pour un seul regard de celle qu'il aimait.

Henriette aurait-elle moins d'amour et plus de courage ? Il ne le croyait pas. Il espérait donc que bientôt, grâce à sa prière, elle violerait un serment arraché par une cruelle douleur.

Il prit la résolution de s'en remettre au temps, ce maître souverain des destinées humaines, et de ne pas chercher, au moins pour le présent à le revoir.

Sa vie reprit alors son cours accoutumé.

Comme autrefois, il s'absorbait dans ses travaux, heureux de trouver à la fois l'oubli et la certitude d'acquiescer quelques titres non à l'amour, mais à la main de la jeune fille.

Aux heures de loisir il parlait d'elle. À qui eut-il pu songer ? Il avait constitué Cosimo son confident ordinaire ; et le digne serviteur écoutait sans sourciller les intarissables divagations de son jeune maître.

Pour Olivier, Cosimo était un autre lui-même ; il avait avec lui cette franchise de l'homme qui, dans la solitude et la réflexion, interroge sa conscience.

Écho fidèle des doutes, des pensées, des espérances du jeune homme, le vieillard répondait toujours comme il souhaitait qu'il répondît. Le pauvre amoureux était calme, sinon heureux.

Ainsi des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent sans qu'Olivier reçut la moindre nouvelle d'Henriette, sans que par le

moindre signe elle se fût manifestée à lui. Il chercha à la revoir en vain. Comme jadis, sous le porche de l'église, souvent il alla l'attendre, et elle ne vint pas.

Et cependant elle était là, à deux pas de lui, le jardin seul le séparait d'elle, de sa fenêtre il pouvait voir les fenêtres de sa bien-aimée ; car l'hiver était venu, et les feuilles qui lui dérobaient la vue de la maison étaient tombées.

Il lui eut été facile de pénétrer dans le jardin, mais il n'osait désobéir aux ordres de celle qui avait toute puissance sur son cœur.

Avec le temps, le doute affreux, déchirant, pénétra dans son âme.

— Si elle ne m'aimait plus ! se disait-il.

En cette extrémité, il se décida à écrire à Henriette ; d'un mot ne pouvait-elle pas faire cesser toutes ses incertitudes ! Elle lui répondit :

« Mon ami, disait-elle dans un billet bien court, hélas ! ne plus vous voir est une cruelle, mais juste punition de ma faiblesse passée, de la faute que nous avons failli commettre. Vous êtes malheureux, dites-vous, croyez-vous donc, Olivier, que le bonheur soit pour moi, loin de vous ? Au nom de votre amour, du mien, ne manquez pas de courage. Le jour qui doit nous réunir n'est peut-être pas éloigné. »

Cette lettre fut pour Olivier comme une rosée céleste qui lui rendait la vie. Mille et mille fois il baisa ces caractères chéris, tracés par une main adorée. Il ne comprenait pas comment il avait pu douter d'elle, il se le reprochait comme un crime.

— Oh ! avec une lettre pareille, se disait-il, n'attendrais-je pas avec patience durant toute l'éternité ?

Cette éternité, heureusement, ne fut pas de longue durée.

Moins de huit jours après l'envoi de cette lettre, messagère de bonheur et d'espoir, un valet en grand deuil parut chez Olivier.

Il était envoyé par la veuve de messire Henryvel et venait prier le jeune homme de vouloir bien passer à l'hôtel le jour même.

Presque sur les pas du laquais, Olivier voulait s'élançer.

— Elle m'attend ! s'écria-t-il, perdre une minute, retarder mon bonheur, serait un crime, une folie !

Cosimo le retint.

— Songez, monsieur, que cet empressement, qui charmerait sans doute mademoiselle Henriette, pourrait être mal interprété par sa mère.

— Tu crois, mon vieil ami ?

— J'en suis certain, la fille unique d'un financier si riche doit avoir une dot énorme, et pour le moment votre fortune n'est pas tout à fait en rapport avec la sienne.

Dans votre amour si profond et si pur, qui vous dit que les malveillants et les envieux ne voudront pas voir ambition et avidité ? Car maintenant vous allez être introduit dans la maison, et tous ceux qui y allaient avant vous vont devenir jaloux, et feront leurs efforts pour renverser vos espérances et vous faire évincer s'il est possible.

Cette idée consterna Olivier.

Dans la naïveté de son cœur, dans son ignorance profonde du monde, jamais il n'avait entrevu la possibilité d'un soupçon sur son amour. Les paroles de Cosimo ouvrirent devant ses yeux comme un monde nouveau. Un instant il hésita, mais il était trop

véritablement épris pour s'arrêter longtemps à ces considérations odieuses.

— Eh ! qu'importe ce que dira le monde ! s'écria-t-il, si sa mère m'accorde sa main, je refuserai sa dot ; mon travail, sans compter les bienfaits du marquis, mon second père, suffiront largement à nos modestes désirs.

Oui, je refuserai tout, et ainsi on ne m'accusera pas de l'avoir aimée seulement à cause de sa fortune.

Alors, sans plus écouter les représentations de Cosimo, après avoir donné un coup d'œil à sa toilette, il sortit, et, quelques minutes plus tard, un laquais l'introduisait dans un des splendides salons de l'hôtel Hanyvel.

Près du foyer, à demi couchée sur une chaise longue, était la veuve du riche financier.

Olivier se souvenait de l'avoir entrevue quelques mois auparavant ; c'est à peine s'il la reconnut, tant la douleur avait changé ses traits. Ses cheveux avaient blanchi, ses joues s'étaient creusées, ses yeux rouges et gonflés disaient les larmes de ses nuits.

Henriette, plus belle, plus ravissante que jamais sous les vêtements de deuil de l'orpheline, était assise sur un petit tabouret aux pieds de sa mère.

Lorsque le laquais annonça le jeune homme, les deux femmes se levèrent, le saluant gracieusement comme un hôte attendu.

Madame Hanyvel lui montra silencieusement du doigt un fauteuil qui venait d'avancer un laquais, tandis qu'Henriette s'approchait d'une fenêtre et feignait de regarder très attentivement dans le jardin, sans doute pour cacher la rougeur qui empourprait son visage.

Les prévisions de Cosimo ne se réalisaient pas.

Non seulement Olivier s'aperçut que son empressement ne déplaisait pas, mais encore il comprit, au triste sourire qui plissa la lèvre de madame Hanyvel, qu'on y avait compté.

Cette conviction lui rendit quelque peu d'assurance, il en avait besoin. Jamais encore il ne s'était trouvé dans une circonstance aussi solennelle ; le bonheur de sa vie se jouait, il le comprenait, et, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, telle était son émotion qu'il se sentait incapable de prononcer une seule parole.

Il s'était assis, cependant, rouge et confus sous le regard de madame Hanyvel, qui interrogeait sa physionomie et semblait vouloir lire au plus profond de son cœur.

Le silence se prolongeait et l'embarras d'Olivier croissait d'autant, lorsque enfin, madame Hanyvel, satisfaite sans doute de son examen et prenant en pitié la timidité du pauvre amant, lui vint en aide la première.

— Une chose bien grave, monsieur, dit-elle, m'a fait désirer votre présence ; une chose bien grave pour une mère, le bonheur de ma fille...

Olivier voulut répondre ; la parole expira sur ses lèvres ; l'attention d'Henriette pour ce qui se passa dans le jardin redoubla, et un triste sourire éclaira un instant le visage de la vieille dame.

— Mon Henriette continua-t-elle, s'est enfin souvenue de moi. Après le terrible malheur qui vient de nous frapper et dont je ne me relèverai jamais, elle a compris qu'une mère est la meilleure amie qu'ait en ce monde une jeune fille ; elle m'a tout confié...

Olivier s'attendait à quelques reproches ; cette triste résignation le surprit douloureusement ; la douleur de cette femme si à plaindre, sa douceur, son intelligence le touchèrent profondément, un sanglot remua sa poitrine, des larmes jaillirent de ses yeux.

— Pouvres enfants ! continua madame Hanyvel, ah ! vous avez failli commettre une faute qui eût pesé sur toute votre existence...

— Ma mère, ma bonne mère ! murmura Henriette qui s'était rapprochée.

— Oui, ma fille, une faute terrible, l'eût fait rebelle paic tôt ou tard sa rébellion. Ton père croyait assurer ton bonheur lorsqu'il te choisissait un époux.

Tu refusais celui qu'il voulait te donner, mais tu manquais de courage, et lorsque ton père te disait : celui-ci te rendra heureuse, pourquoi au lieu de résister, ne lui disais-tu pas ces simples paroles qui eussent touché son cœur comme elles ont touché le mien : j'en aime un autre.

Rougissante et confuse, Henriette cacha sa tête si charmante dans le sein de sa mère ; madame Hanyvel essuya les larmes que lui arrachait le souvenir des jours plus heureux ; puis continuant à s'adresser à Olivier :

— Je crois ma fille, monsieur, lorsqu'elle m'assure que vous êtes digne d'elle. Je le crois, parce que s'il en était autrement votre physionomie, vos regards seraient d'abominables mensonges. Mais avant de prendre aucune décision, avant même de me demander si je dois mettre entre vos mains mon plus précieux, ou plutôt mon seul trésor, il est un aveu que ma loyauté m'oblige à vous faire aujourd'hui même.

Olivier s'inclina en signe d'assentiment.

— Peut-être, dit lentement la mère d'Henriette, en regardant Olivier finement, comme si elle eût voulu chercher sa pensée dans les replis les plus profonds de sa conscience, peut-être ce que je vais vous dire changera-t-il vos intentions.

Il est possible qu'après m'avoir entendu vous découvriez que votre amour pour ma fille est moins grand que vous le pensez vous-mêmes.

— La mort seule, croyez-le... commença Olivier.

— Eh bien ! monsieur, sachez-le, ma fille et moi sommes complètement ruinées.

— Ruinées ! exclama Olivier en se dressant comme mû par un ressort, ruinées...

Et ses yeux allaient d'Henriette à madame Hanyvel, comme si, se refusant à croire ce qu'il venait d'entendre, il eût besoin d'une confirmation.

— Oui, monsieur, ruinées.

— Nous sommes pauvres comme les plus pauvres, ajouta Henriette.

— Aujourd'hui encore, nous habitons ce palais, mais demain nous n'aurons peut-être pas un abri, demain le pain peut nous manquer.

— Mais c'est impossible ! répétait Olivier, c'est un songe, une illusion, vous pauvres, vous réduites à la misère !

— Vous l'avez dit, monsieur, à la misère.

Tel était l'accent de madame Hanyvel, que cette fois il n'y avait pas à douter.

— O mon Dieu ! s'écria Olivier en levant ses mains jointes vers le ciel, enfin, tu me donnes donc ma part de bonheur en ce monde, et si grande que je n'avais jamais osé la rêver telle, et que maintenant il ne me reste plus rien à désirer, mais bien à te bénir, ô mon Dieu ! pour le reste de mes jours. Pauvre, elle est pauvre !

Muettes, surprises, la mère et la fille ne comprenaient rien aux exclamations du jeune homme. Il s'aperçut de leur étonnement.

— Oh ! pardon, madame, continua-t-il en osant porter à ses lèvres la main de madame Hanyvel, pardon d'être si peu maître de moi, de me laisser dominer par mon émotion, mais c'est mon cœur qui parle, et je ne puis imposer silence à sa voix.

Pardon de me réjouir ainsi en présence du nouveau malheur qui vous frappe ; mais cette ruine qui vous afflige n'assure-t-elle pas à tout jamais mon bonheur et mon repos ?

— Olivier, balbutia Henriette, je ne vous comprends pas...

— Oh ! mon amie ! c'est que jamais, comme moi, vous n'aviez mesuré l'abîme qui nous séparait. Ce malheur le comble, cet abîme.

Ce matin encore, vous voyant si riche, moi si pauvre, je tremblais et je me désolais. Daignât-elle abaisser les yeux sur moi, me disais-je ; sa mère voudrait-elle me donner ce nom de fils, si doux pour tous, plus précieux pour moi, qui n'ai jamais eu de mère, aurai-je le courage d'accepter ?

Un vieil et fidèle ami avait éveillé en moi cette triste pensée : lorsqu'on me verra, moi, déshérité, moi, sans soutien, sans fortune, obtenir la main de cette riche héritière, croira-t-on que jamais mon cœur n'aura songé à sa dot ? Et cette idée me rendait le plus malheureux des hommes, et je portais en rougissant ma médiocrité. Tandis que maintenant...

— C'est d'elle que vous allez rougir.

— Rougir d'elle, moi ! Oh ! madame, vous raillez. Jamais roi ne fut plus fier de sa puissance que je le serai de son amour.

Rougir d'elle ! mais ne sera-t-elle pas la gloire de ma vie ! Je n'ai pas d'ambition, moi ; jusqu'ici la fortune ne me semblait pas valoir un mouvement d'envie ; mais maintenant, pour elle, je me sens le courage de désirer tous les trésors et de les conquérir.

Pour cette fortune perdue, Henriette, je veux vous refaire dix fortunes. Je vous devrai tout le bonheur de ma vie, pourrai-je jamais m'acquitter ?

Et vous, madame, continua Olivier en se laissant glisser aux genoux de madame Hanyvel, permettez-moi de vous appeler, dès aujourd'hui, ma mère, je suis digne, croyez-moi, de vous donner ce nom...

La vieille dame pressa Olivier sur son cœur, et prenant la main de sa fille et celle du jeune homme, elle les réunit.

— J'ai peu de jours à vivre, mes enfants, dit-elle ; puisse-je vous voir heureux avant d'aller rejoindre, là-haut, le père de ma bien-aimée Henriette.

Ni Olivier, ni la jeune fille ne pouvaient croire à tant de bonheur, désespérés quelques heures avant, ils voyaient tout à coup, devant eux, s'entr'ouvrir les portes du ciel.

Certes, en mandant Olivier, pour se rendre aux désirs de sa fille, afin de l'étudier avec son cœur et ses instincts de mère, qui trompent si rarement, madame Hanyvel ne s'attendait pas à ce dénouement si prompt.

C'est qu'elle ne croyait guère, non plus, trouver en l'homme choisi par sa fille cette noblesse de sentiments, cette pureté de pensées.

Tous les hommes qu'elle avait vus jusqu'alors affichaient bien pour l'argent ce dédain superbe qui de tout temps a été de grand ton, mais elle savait bien qu'aucun d'eux n'était capable de mettre en action ses principes, qu'aucun d'eux surtout, n'eût poussé l'héroïsme jusqu'à se réjouir de la perte d'une immense fortune.

En un moment, la noble exaltation l'avait décidé.

Cette journée s'écoula rapide, en longues causeries, en projets ravissants, et c'est en se disant : à demain ! que l'on se sépara.

Lorsque Olivier rentra, jamais Cosimo ne l'avait vu si radieux.

— Elle est ruinée, disait-il en prenant les mains de son vieux serviteur, elle est plus pauvre que moi encore ; c'est à moi qu'elle devra tout.

Quatre ou cinq jours après cette scène, madame Hanyvel annonça à Olivier qu'elle allait se mettre en quête de quelque logement bien modeste, pour y cacher cette infortune que les deux jeunes gens appelaient le bonheur.

Les orléanois, troupe avide et impitoyable, vautours du malheur, avaient fondu sur la maison ; partout le séquestre avait été mis ; rien dans ce riche hôtel n'appartenait aux deux femmes.

A peine leur avait-on laissé les objets les plus indispensables et elles étaient réduites à se servir elles-mêmes.

Tous les domestiques s'étaient enfuis, effrayés de la ruine, semblables aux rats voraces qui abandonnent le vaisseau près de sombrer.

De cette armée de valets qui encombraient les cuisines, les vestibules, les écuries, les antichambres, il ne restait plus personne.

Personne, et à la place du suisse, dans la loge, dormait, insoucieux et insolent, lugubre fantôme du malheur, l'homme des huissiers et des orléanois, le gardien des scellés.

Toujours habituée au luxe, au faste, à l'opulence, la veuve du riche financier ne supportait pas sans chagrin ce changement aux habitudes de toute sa vie.

Vainement Olivier s'efforçait de la consoler, de la rassurer sur l'avenir ; vainement Henriette se joignait à lui, la vieille dame protestait qu'elle ne s'en relèverait pas.

Olivier avait mis à sa disposition toutes ses ressources, celles que son protecteur avait mises entre ses mains ; mais toute cette petite fortune paraissait bien peu de chose à la femme qui avait partagé l'opulence d'un des hommes les plus riches du temps.

C'est alors qu'Olivier eut l'idée de se faire rendre compte exact des affaires de Hanyvel. Il pensa que les orléanois profitaient peut-être un peu de l'inexpérience des deux femmes et qu'il pouvait être lui, plus expérimenté, rompu aux affaires, il parviendrait à sauver quelque chose de ce grand naufrage.

Les quelques détails que put lui donner madame Hanyvel ne firent que confirmer ses présomptions, et, après un examen assez superficiel, il put se convaincre qu'il ne se trompait pas.

Vivant, Hanyvel était colossalement riche ; d'où venait-il donc que, mort, sa fortune se réduisait à rien ? C'est ce qu'eut bientôt compris le secrétaire de M. de Mendeluit.

(A CONTINUER).

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

## “ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
UN AN ..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :  
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>.

Boite 1836, B. de P.<sup>e</sup> Montréal.

4, Rue St. Jacques